



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

23 mars 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

23 mars 1907.

L'Homme-qui-lit m'envoie hier la lettre suivante :

MON CHER AMI,

Excusez-moi ? J'ai tant à faire que je n'ai pas le loisir d'aller vous voir. Mon existence n'est plus qu'une suite de tomes ininterrompus. Je vous écris cette lettre au crayon (jamais je ne me sers d'encre parce que l'on risque de tacher les livres) en un moment d'armistice, pendant que mon valet de chambre, ganté, selon la respectueuse habitude que je lui ai donnée, coupe avec une élégance rapide les onze ouvrages qui me restent à engloutir d'ici demain soir. Quel bel estomac j'ai dans le cerveau ! Je vous dirai que, depuis notre dernier entretien, j'ai beaucoup voyagé. D'abord je fus à Londres ; et non par

le bateau, ni par le ballon, ni par le tunnel sous-marin qui n'est d'ailleurs encore qu'à l'état chimérique et lointain de tunnel en Espagne... mais par le livre, le meilleur et le plus agréable mode de locomotion qui soit. Avec lui, pas de mal de mer, d'abordage ni de déraillement. J'ai donc vécu quelques heures — et des délicieuses ! — dans la capitale de l'Angleterre. Seulement ce n'était point le Londres d'aujourd'hui, mais celui d'autrefois, du seizième siècle, évoqué, reconstitué pour notre artistique joie, avec un incroyable brio, par M. Georges Duval. Ah ! je n'ai pas bâillé une minute et j'ai mené une vie de plaisir, de dissipation, de massacre et de honte. Par le grand Will, quelle tournée ! J'ai visité la vieille Tour, les salles de torture et vu l'instrument de supplice appelé « la fille du duc d'Exeter ». C'est un ingénieux assemblage de rouleaux de bois, ornés de pointes, combinés de façon à faire sortir avec clarté les mots de la bouche des gens timides. Cette galante personne a le secret de dénouer la langue des bègues et arracherait la parole à un muet. J'ai entendu les orgues de Saint-Paul, les trompettes du Guildhall, les cloches, les appels de corne des gardiens des portes... J'ai vu des cortèges, des rixes, des fêtes, des divertissements populaires, des gentilshommes à la mode, des élégantes, *des femmes de fil d'archal*, des ivrognes, des charlatans, des soldats, des valets en livrée bleue, des bourgeois à perruque, des ouvriers, des

prostituées et des voleurs... ouf!... tout cela dans le plus shakespearien grouillement du monde!

Enfin, m'est arrivée la bonne chance, près de Saint-Michel, de me trouver là, au premier rang, une fois que la reine Elisabeth passait, aux sons des instruments, pour se rendre à un combat de dogues et d'ours, en l'honneur de l'ambassadeur de France. Les rues étaient sablées. Tapis et pièces de soie par terre, tous les chevaux de l'escorte houssés de velours cramoisi et les hérauts portant l'armure. Vêtue d'une robe de pourpre tissée d'or, la reine faisait danser le pas à une jument blanche. A vrai dire, je la croyais moins vieille et plus jolie. J'ai eu le temps d'apercevoir une longue figure ridée et souriante, des dents noircies par l'abus du sucre et des cheveux rouges. De sa main droite gantée de toile d'argent, elle saluait amicalement le peuple qui hurlait d'amour. Je regrette, cher ami, que vous n'ayez point été près de moi.

Après cela, enrhumé par le brouillard et cédant à mon goût des brusques contrastes, j'ai filé vers l'Italie, celle de la Renaissance également, car les voyages m'offrent un double attrait quand je les entreprends à la fois dans des pays nouveaux pour moi et dans le passé de ces pays. J'emmenais le plus aimable et le plus savant des compagnons de route, M. Emmanuel Rodocanachi, pour lequel, depuis toujours, la femme italienne du seizième siècle, cependant si dissi-

mulée, n'a plus de secrets. Il avait entrepris de me faire connaître et suivre, pour ainsi dire pas à pas, cette femme italienne depuis que toute petite elle vagit dans son opulent berceau jusqu'à la minute où on la couche dans son cercueil de satin parfumé.

Grâce à lui et à sa pittoresque érudition, je puis affirmer que j'ai connu d'inoubliables instants dans la somptueuse familiarité des plus parfaites créatures qui se puissent concevoir. De cette enivrante expédition, je sors tout ébloui d'azur, de diamants, de perles, du satin des étoffes et des chairs immortalisées par le pinceau des génies, et je me sens — abattu et charmé — devenu Italien jusqu'aux moelles et stupéfait même de ne pas vous écrire cette lettre dans la langue à caresses du Tasse. Depuis, je relis *le Pastor Fido*, de Guarini, dans un exemplaire aux armes de la Pompadour que j'ai la grâce de posséder. Vivement, je regrette de ne pouvoir porter dague et maillot. Mais j'ai néanmoins, au quatrième doigt de ma main droite, une bague à poison qui m'a été donnée vers matines par une nonne d'Amalfi. Ce bienfaisant bijou figure, tenue par deux pattes de lézard, une tête de mort en émail que je compte bien sucer le jour où m'y auront irrévocablement contraint les rigueurs de l'impôt sur le revenu.

Excité par M. Rodocanachi, j'ai appris en outre quantité de choses indispensables : à Milan les dés et les jonchets, à Mantoue la tarentelle, à

Bologne une botte secrète. Je sais à présent le costume, la coiffure, la chaussure, la teinture, les onguents et les fards, la toilette, les repas et les bains. A Ferrare, j'ai perdu à *la bassette* presque tout ce que j'avais, chez une courtisane; en dix minutes je l'ai regagné à Rome, *au quinze*, chez un cardinal. Enfin, pour trois cent soixante-douze livres, j'ai acheté, dans le port de Gênes où elle pleurait assise sur un tas d'oranges, une jeune esclave sarrasine dite Simonetta, que j'ai ramenée à Paris, mais j'ai beau grincer des dents et faire le « More de Venise », jè sens déjà que ma jeune captive me sera dérobée, enlevée en auto, ou me quittera d'elle-même pour le café-concert. En résumé, je ne saurais trop vous engager à ce voyage dans le superbe et attachant volume de M. Rodocanachi, auquel un grand nombre de belles gravures ajoutent encore leurs richesses.

Depuis mon retour, j'ai continué de pérégriner cette fois, avec une femme, la douce, la bonne Mme de Boigne. Quelle peste! Je n'ose point dire: « Oh! la rosse! » parce qu'immédiatement mes confrères du Quai me jetteraient à la tête toutes les pierres du Dictionnaire (où cependant figurera sûrement un jour dans cette acception péjorative ce mot aujourd'hui honni). Mais, si l'on me permet un néologisme plus courtois, je m'écrierai: « Oh! la rossette! » qualificatif que mérite bien Mme de Boigne, car elle n'épargne personne, même pas son mari, auquel pourtant elle devait beaucoup, qui lui avait apporté une

énorme fortune et la laissait vivre seule, à sa guise, le plus souvent loin de lui. Mon pauvre vieux général, comme vous en avez été bien récompensé! Certes, le jour, où pour la première fois, fraîchement débarqué, vous entendîtes chanter votre Adèle chez madame sa mère et où vos quarante-neuf ans retour des Indes comme le tokai et plus chauds encore que lui s'embrasèrent aux seize de la jeune fille, vous ne fîtes point là une brillante manœuvre! L'enfant devait d'ailleurs être exquise, si l'on s'en remet les yeux ouverts à la miniature que, d'après elle, a peinte Isabey, et que j'ai plus d'une fois admirée chez son petit neveu d'Osmond, qu'elle avait institué son légataire universel. Avec une centaine de mille livres de rentes, la terre d'Osmond, dans l'Orne, une propriété à la Celle-Saint-Cloud, une villa à Trouville et une merveilleuse collection de sèvres, elle lui avait laissé ses *Mémoires*, d'une pâte moins tendre que ses porcelaines. Ce sont eux que vient de commencer à publier M. Nicoullaud, à qui son ami les avait donnés. Il faut le remercier de n'avoir pas laissé plus longtemps ces curieux papiers dans l'oubli. L'ouvrage comprendra six volumes. Pour peu que les cinq autres soient aussi amusants que le tome I, nous en aurons pour l'argent du général. En effet, tout cela, simplement conté, vif, sifflant, spirituel, est — quoique ou parce que méditant — d'une lecture qui laisse un assez gai souvenir. On voit bien passer sur l'écran les ombres

chinoises d'une société toute disparue et s'il y a, dans le boniment, excès de méchanceté, cette injustice même rétablit la balance et fait le compte avec les autres Mémoires bénins du même temps, où tout n'est que petit-lait et confiseries.

*
* *

Aujourd'hui le grand sépulcre du *Léna* est vide. Il a rendu ses marins qui ne sont pas morts en mer, et tous ces braves gens, pour toujours, jusqu'à ce que leurs membres calcinés ne soient plus que cendres de tombeau, et même encore après pour des milliers et des milliers d'années, sont ensevelis dans les cimetières de France où ils deviendront peu à peu de la terre natale. Ah ! qu'ils aient la paix, l'éternelle et béatifique paix, tandis qu'avec eux et sans eux continuera de se poursuivre ici-bas la marche lente et mystérieuse du monde ! Il n'y a rien à dire, en présence de tant de cercueils. On a fait ce qu'il fallait, ce qu'on pouvait, ce qu'on devait pour honorer les glorieuses victimes. Les crêpes, les drapeaux, le canon, les discours, les musiques funèbres, une ville en deuil, un pays blessé... Et à présent, c'est fini, plus rien, tout cela recouvert déjà par les lourdes vagues du silence, en attendant celles de l'oubli ! Quelle incommensurable tristesse ! Je pense à toutes les larmes versées, à celles qui couleront encore pendant longtemps,

et le mot sublime de l'office des Morts des Chartreux est le seul qui me remonte du cœur aux lèvres comme une plainte et un cri d'appel: *Lacrymabiliter!*